

## ENTRETIEN AVEC DEUX DOCTORANTES DE L'ÉCOLE DOCTORALE

**Joëlle Moret et Rose-Myrlië Joseph, doctorantes**

### **Joëlle Moret**

*Pouvez-vous présenter votre recherche?*

Dans mon projet de thèse, je m'intéresse aux pratiques de mobilité géographique des personnes d'origine somalienne établies en Europe depuis au moins une décennie. Je propose d'analyser ces pratiques, et les réseaux transnationaux sur lesquels les acteurs et actrices s'appuient, dans une perspective de genre. La mobilité à laquelle je m'intéresse est composée de mouvements transnationaux répétés, par exemple circulaires ou pendulaires, organisés à partir d'un pays principal de résidence.

Ma question de recherche traite de la manière dont l'accès à la mobilité constitue, pour ces femmes et pour ces hommes, une forme de capital qui leur permet d'améliorer leurs conditions sociales et économiques, et d'augmenter leur position sociale au plan local et transnational.

Mon travail de terrain (actuellement en cours) consiste en une série d'entretiens semi-structurés et de discussions informelles avec des femmes et des hommes d'origine somalienne, généralement naturalisés, vivant en Suisse ou en Angleterre.

*Quel est votre parcours académique?*

En 2000, j'ai obtenu une licence en ethnologie, sociologie et sciences de la communication à l'Université de Fribourg. J'ai été embauchée durant une année à Lausanne, dans une association travaillant auprès de réfugié.e.s. J'ai ensuite été assistante de recherche puis collaboratrice scientifique pendant sept ans au Forum suisse pour l'étude des migrations (SFM), un institut de recherche qui est entre temps devenu un institut de l'Université de Neuchâtel. J'ai commencé ma thèse en 2008, à la Maison d'analyse des processus sociaux (MAPS), toujours à l'Université de Neuchâtel.

*Que vous apporte la structure de l'école doctorale dans le cadre de votre recherche?*

Elle m'apporte tout d'abord un financement indispensable, puisque j'ai obtenu un



UNIL | Université de Lausanne

Centre en Etudes Genre  
LIEGE

salaires CanDoc dans ce cadre. Au plan académique, l'école doctorale est avant tout l'occasion d'échanges théoriques et méthodologiques avec des expert·e·s reconnu·e·s au niveau international, qui sont invité·e·s durant les différentes sessions, mais aussi avec les autres doctorant·e·s de l'école. La participation à l'école doctorale offre aussi l'occasion de s'essayer à différents rôles académiques, par exemple celui de « discutant·e » de papiers d'autres doctorant·e·s.

*Pouvez-vous nous parler plus en détail de la perspective de genre dans votre recherche?*

Je considère le genre comme une dimension centrale des processus de mobilité dans leur ensemble : il est présent au niveau de la famille, de la construction des identités, mais également au plan des institutions et des politiques (par exemple politiques sociales, ou politiques migratoires). Le genre est ainsi à la fois une pratique (les actrices et les acteurs « font du genre ») et une dimension contraignante de la vie sociale.

Concrètement, je m'intéresse notamment à la manière dont les pratiques de mobilité sont elles-mêmes genrées, et aux caractéristiques des réseaux locaux et transnationaux qui permettent différents types de mobilité. Je cherche également à comprendre comment les représentations et les rapports de genre de la société d'accueil affectent la mobilité des unes et des autres.

## **Rose-Myrliè Joseph**

*Pouvez-vous présenter votre recherche?*

Dans le cadre de la mondialisation néolibérale, nombre de femmes du Sud migrent vers les pays du Nord. Elles sont déclassées dans le service domestique, ce qui permet aux hommes et femmes du Nord de se surinvestir dans le travail non domestique. En même temps, dans leur pays d'origine, ces femmes déclassées au Nord employaient des travailleuses domestiques ayant migré du milieu rural vers les villes du Sud de Haïti. Dans le cas des femmes haïtiennes en Haïti ou en France, on peut établir une chaîne non linéaire où s'associent la migration interne et la migration internationale, au cœur des confrontations Nord-Sud. Cette chaîne lie également les formes de travail domestique et le travail non domestique, dans une intrication des divisions sexuelle, sociale, raciale et internationale du travail. Cette chaîne où s'articulent les rapports sociaux de sexe, de classe et de race permet d'approfondir tout un continuum d'oppressions sur lesquelles se reposent la production et la reproduction familiales, nationales et internationales.



UNIL | Université de Lausanne

Centre en Etudes Genre  
LIEGE

### *Quel est votre parcours académique?*

Après un Bac S, j'entre à la Faculté des Sciences Humaines de l'Université d'Etat d'Haïti pour y étudier le travail social qui met en avant une sensibilité centrée sur la praxis et priorisant les plus minorisé·e·s, ce qui devient alors mon fil conducteur. Je centre ainsi mon mémoire de licence sur la sexualité des filles adolescentes dans les familles pauvres. Pour le Master I, je pars pour Paris 7, où je m'inscris en sociologie clinique. C'est ainsi que je fais mon mémoire de Master I sur la migration des femmes haïtiennes en France. Et quand ces femmes m'expliquent qu'elles avaient des travailleuses domestiques en Haïti, je choisis de faire mon terrain en Master II avec des travailleuses domestiques à Port-au-Prince et des patronnes de bonnes susceptibles de devenir travailleuses domestiques dans la migration internationale. Pour ce mémoire, il fallait encore une fois approfondir la clinique mais aussi la perspective féministe. En Master II, je m'inscris en même temps dans un bac+5 en études féministes, un DIU à Paris 3 et Paris 6 où j'analyse le genre dans les politiques de développement de la Coopération Canadienne en Haïti.

### *Que vous apporte la structure de l'école doctorale dans le cadre de votre recherche?*

Je voulais continuer en doctorat dans ces deux branches. J'ai postulé un salaire CanDoc du FNS. J'ai également entamé une procédure de cotutelle entre l'Université de Lausanne où je fais les Etudes genre et l'Université Paris 7 où j'avance dans la sociologie clinique. La structure de l'Ecole doctorale romande en Etudes Genre m'apporte beaucoup. Le cadre est approprié, avec un accompagnement soutenu des professeures, non seulement la directrice de thèse, mais aussi d'autres professeures impliquées dans l'axe intersectionnalité, ou encore les responsables des autres axes avec qui nous avons la chance de discuter pendant les sessions de l'Ecole. Lors de ces sessions, nous avons aussi la possibilité de rencontrer des professeures venues d'autres universités et d'autres pays. C'est aussi l'occasion de dialoguer entre pair·e·s. Nous nous partageons les nouveautés et les inquiétudes, et nous pouvons discuter formellement ou informellement du projet de recherche d'un·e autre étudiant·e. A côté de ces sessions régulières, nous avons aussi des ateliers de travail, des espaces d'échange autour d'un axe, des rencontres pour travailler ensemble sur un document. Cette structure de l'Ecole doctorale m'aide ainsi à consolider la perspective féministe dans ma recherche.



UNIL | Université de Lausanne

Centre en Etudes Genre  
LIEGE

*Pouvez-vous nous parler plus en détail de la perspective de genre dans votre recherche?*

Dans ma recherche, l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race me permet de comprendre autrement le genre. Elle m'aide à comprendre les inégalités entre les femmes et les hommes, et aussi les inégalités entre les femmes elles-mêmes, ce qui me pousse à voir autrement le monde du travail ou les processus migratoires. Cette perspective que je dois au black feminism des USA, me permet de concevoir le féminisme en situant les femmes dans les rapports sociaux, non seulement face aux hommes mais aussi face à d'autres femmes, ce qui permet de prioriser les plus discriminées. Par ailleurs, la perspective féministe me permet d'analyser « le sujet » qui est au centre de la sociologie clinique. Ainsi, dans ma recherche où j'essaie d'articuler ces deux approches, je tente de penser le sujet au féminin, singulier et pluriel, donc de « penser les sujettes ». Quatre visions peuvent découler de cet effort de subjectivation du sujet femme. Il s'agit premièrement de répondre à l'invisibilisation des femmes comme sujet sachant (les interviewées) ou sujet savant (les chercheuses), de ne plus les considérer comme simple « objet » dans une science faite sur elles et non par elles. Deuxièmement, il s'agit d'analyser la « classe des femmes » dans sa spécificité par rapport à la classe des hommes, ce qui revient à centrer les préoccupations de recherche sur les problèmes spécifiques des femmes, tout en évitant le naturalisme. Troisièmement, penser les femmes en tant que sujet revient à analyser l'« assujettissement » des femmes, ce qui revient d'une part à considérer les rapports sociaux de sexe comme des obstacles qui les empêchent de devenir sujet, et d'autre part à analyser la manière dont les femmes luttent individuellement et collectivement pour transformer leur situation de sujétion. Quatrièmement, il s'agit de penser les femmes au pluriel, ce qui revient à penser l'hétérogénéité de la classe des femmes, les différentes positions possibles des femmes au sein même du patriarcat, en fonction de l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race. Penser les sujettes est pour moi un premier pas dans la construction d'une perspective féministe clinique. Et maintenant, après le séisme du 12 janvier qui fait tout trembler avec cette terre fluide, l'idée est d'essayer de ne pas laisser mourir sous les décombres une recherche qui vit encore.